

Sous les Marmites

« Chansonnier Montmartrois sous le pseudonyme de Noël Laut, voici quelques extraits d'un premier fascicule de ses poésies et chansons de guerre intitulé : « Sous les marmites »

En France, on le sait, tout finit par des chansons. Mais les hostilités ne sont pas terminées et voilà cependant que les chansons sur la guerre ont commencé de paraître. A dire vrai, je trouve cette insouciance merveilleuse. Mieux, : elle est héroïque, car les refrains que j'ai sous les yeux n'ont pas été écrits, comme tant d'autres de même genre, les pieds sur les chenêts devant un bon feu, dans un cabinet de travail, ou sur le coin d'une table de brasserie. Ils ont été composés, le fusil d'une main, le crayon de l'autre, dans la clameur étourdissante de la mitraille qui fait rage, des obus qui sillonnent la nue avec un sifflement de vipère ; au milieu des schrapnells qui crépitent , sous les « marmites » en un mot. Comme on le voit, jamais titre ne fut mieux approprié que celui-là...

En raison des circonstances, ces petits poèmes légers, sans prétention, où la bonne humeur et le rire éclatent en même temps que les obus, appartiennent à un genre qu'il faudra plus tard faire figurer, dans notre littérature ; car ils sont le produit de la bravoure et du courage. Homère chantait pour enflammer l'ardeur guerrière de ses compatriotes, Noël Laut et ses pareils riment des couplets légers pour amuser leurs camarades alors que l'auteur, ses interprètes et lecteurs, sont exposés aux mêmes dangers, participent aux mêmes combats, déploient le même mépris de la mort pour chasser l'ennemi du territoire et assurer la victoire de nos drapeaux. Une pareille liberté d'esprit est tout simplement admirable ; et le peuple qui compte dans ses rangs de tels soldats est invincible. Les boches savent déjà par l'expérience de huit mois de guerre, le sort lamentable qui les attend. Ils recevront, peut-être sans tarder beaucoup, la confirmation de leur défaite... Je ne résiste point au plaisir de citer quelques couples de Noël Laut. Ce sera profit pour tout le monde.

Voici la lettre d'un poilu à sa petite femme :

*Tu m'demand's, Suzon, où s'trouv' ma tranchée
Comment j'suis logé, si j'souffre du froid,
Et pui, ma chérie, tu sembles fâchée
Car tu crains que je ne pens' plus à toi.
On oeut oublier sur le champ d'bataille
Un' foul' de détails, mêm' l'heur' des repas,
Mais quand l'soir on se couch' seul sur la paille,
Crois qu' sa petit' femme on ne l'oubli' pas.*

*Ma tranchée s'étend à cent métr's des boches
C'est un long boyau tout bordé d'abris,
Un' sort' de métro que chaqu'jour on pioche
Ayant courants d'air comm' celui d' Paris.
Ca sent moins mauvais, c'est un' chos' certaine,
Et ma p'tit' Suzon, c'détail te plaira,
On n'y pinc'pas l'dos des demi-mondaines,
On y pinc' des rhum's, et ça n' s'oubli' pas...*

J'en passe, et des meilleurs couplets car je veux faire une petite place à trois strophes des « poilus » de Bretagne. Il y en a bien une quatrième ; mais, pour celle-là, il faudra la lire dans le texte même et c'est en vérité, la chose la plus difficile, à moins de signer un engagement pour la durée de la guerre et de devenir à son tour un poilu. Oyez :

*Ce sont les poilus de Bretagne,
De leur pays toujours jaloux,
Car pour eux il est de Cocagne,
Ce sont les pouls de Bretagne !
A la ville et dans la campagne
Gais lurons, courageux et fous,
Ce sont les poilus de Bretagne,
De leur pays toujours jaloux.*

*Ces poilus, agneaux en Bretagne,
Au feu sont devenus des loups,
Terreur de l'Aigle d'Allemagne.
Ces poilus, agneaux en Bretagne,
Quittant la tranchée où l'eau stagne
Vont « charger » au son des binious,
Ces poilus, agneaux en Bretagne,
Au feu sont devenus des loups.*

*Ils ne craignent ni Dieu, ni bagne,
Quand ils ont bu du cidre doux,
Et d'un rien font une montagne :
Ils ne craignent ni Dieu, ni bagne.
Fonçant la bedaine, -en Bretagne
Il n'existe de meilleurs coups,-
Ils ne craignent ni Dieu, ni bagne
Quand ils ont bu du cidre doux...*

Sous les « marmites », la chanson montmartroise est devenue bretonne. Le goût du terroir y est, l'accent aussi. Ah ! quel beau succès récoltera Noël Laut, à la paix, lorsqu'il viendra dire à u public les chansons qu'il aura composées devant l'ennemi. A Nantes, je lui promets un triomphe, à rendre jaloux les chansonniers passés, présents et futurs. S'il le veut, nous prendrons date, un jour prochain- car la victoire ne saurait tarder à répondre au vœu de ses enfants,- pour cette petite cérémonie. En attendant, je donne en exemple, aux froussards civils, dont le pessimisme déconcerte parfois les gens sensés, la belle ardeur, le joyeux courage, l'inébranlable confiance dans le succès de nos héroïques soldats. Ah ! ils n'ont pas peur, eux, les poilus ! Et quelle leçon ne donnent-ils pas aux poltrons dont toute l'activité se borne à les regarder –de loin et sans danger- bouter hors les Allemands. »

J.Tallendeau

L'allemand a soif.

A l'adjudant Tual du 41^o d'infanterie

Les germains l'ont gravé sur l'airain du canon :
Les obus sont du Roi la dernière raison.
Mais nous autre, Français, nous en avons une autre,
Qui fait du fier guerrier une sorte d'apôtre.
Pour l'ennemi vaincu nous sentons la pitié,
Et la compassion chasse l'inimitié.
Combattants doux et forts de cette guerre épique,
Comme un buisson sauvage et l'épine qui pique
En sourires de fleurs vont jusqu'à s'attendrir,
Le bronze de notre âme à besoin de fleurir ;
Comme aussi le soldat, roide dans sa guérite,
Au bout de son fusil porte une marguerite...
Les teutons avaient fui, puis s'étaient retranchés,
Sur les prés tous meurtris, par les balles fauchés,
L'un d'entre eux gémissait, regain de vie humaine
Que la terrible faux effleurait dans la plaine,
Tenaillé par la soif, il criait : « Au secours !
A boire, à boire, à boire ! On entendait toujours
L'agonie effarante et le cri solitaire
Du mourant, oublié par le ciel et la terre.
Halluciné, croyant voire miroiter des eaux.
En nappes de clarté, qui plissaient des lacs faux,
Son œil buvait, à sec d'immenses coupes vides,
Mirages tentateurs pour les lèvres avides.
Un homme va ramper sur ce sol sépulcral.
Plus qu'un homme, un héros. Il s'appelle Tual.
Il part en murmurant les dernières prières.
Le plomb sifflait, pleuvait en trombes meurtrières,
A tuer plus d'un brave et faire son cercueil.
Sans crainte, il cheminait, superbe et plein d'orgueil.
Ce fort ne craignait pas l'averse et ses ravages.
On est soldat, dit-il, on n'est pas des sauvages,
Il faut être cruel et plus dur que les loups
Pour l'ennemi sans soin après les coups.
L'eau peut coûter plus chère que du vin de guinguette ;
Tant pis pour l'échanson si le prépas le guette.
Le sauveteur risque fort de voire casser son pot ;
Tant pis si de sa vie il solde son écot.
Il atteint le blessé, lève la tête lourde,
Verse le cordial en inclinant sa gourde.
Le feu s'arrête alors. Les boches sont domptés.
La besogne finie, il rentre à pas comptés,
Croyant avoir peu fait, étonné qu'on l'admire,
Et qu'on ne pense plus à la ligne de mire !
J'ai vu là-bas, Tual, l'éclair d'un bidon blanc ;
Son képi bien penché sur les ruisseaux de sang,

Et tu symbolisais, après de la souffrance,
 Au milieu du péril, les couleurs de la France !
 Trop modeste héros, tu n'es pas un hâbleur.
 Ta vertu qui s'ignore n'en a que plus de valeur.
 Mais c'est pour des Français un devoir de civisme :
 Il faut pas faire briller au grand jour l'héroïsme,
 Esclave du devoir, crois-tu t'appartenir ?
 Ton nom est à la France, il est à l'avenir.
 L'étendard claque au vent, et partout il déploie
 Ses triomphes inscrits sur les plis de la soie,
 Et toi, tu veux cacher au fond de ton livret
 Ces pages de beauté que plus d'un envierait ?
 Faudra-t-il, pour panser ta modestie impie,
 Avec notre drapeau faire de la charpie ?
 Fuir les ovations est un mauvais calcul.
 La force d'un canon n'est pas dans le recul.
 Adjudant, nous aussi nous avons soif de gloire,
 La guerre est un calice et la gourde un ciboire.
 Laisse nous ciseler pour la postérité
 L'or pur de ton courage et de ta charité.
 Qu'ils ornent à jamais, comme en un noble temple,
 L'autel de la Patrie, et nous servent d'exemple.

oooooooooooooooooooooooooooo

Allons, sonnez, clairons : A Tual, au Drapeau !
 Tual, pour une fois, frémira dans sa peau .

Charles BLANCHET

Bajas le 19 février 1915-

Je sais que vous avez fait paraître dans votre journal un article me concernant ; je ne mérite pas tant d'éloges certainement. Mais pour la Bretagne, l'armée et la France, j'en suis fier.

Ce qu'il faut savoir surtout c'est que les bretons ne sont pas des lâches ; les régiments de l'ouest l'ont montré assez souvent. L'inconvénient qu'il y a et que j'ai souvent remarqué : beaucoup d'actes de bravoures restent dans l'oubli. Je ne dis pas cela pour moi, mais pour mes pays restés dans l'oubli.

Les bretons sont tenaces et ne fléchissent pas et sont très nombreux ; il y en a autant que l'on veut. Je vous citerais un exemple : pour la mitrailleuse allemande, j'avais demandé un homme de bonne volonté pour aller la chercher, tout de suite un Lorientais se présente. Il m'en aurait fallu dix, c'était la même chose.

Je suis très bien soigné ici, moi, ma bronchite ne m'inquiète pas beaucoup, mais c'est surtout l'otite ; j'ai été évacué au loin pour cette dernière.
 Monsieur le Maire et Sénateur de Bazas, m'a payé une médaille en remplacement de celle que j'ai envoyée à mes parents. Je vous remercie beaucoup de vos articles élogieux. Je vous serre cordialement la main. C'est celle d'un petit défenseur de la France.

Bajas le 2 mars 1915-

Je viens de recevoir la pipe ce matin, je m'empresse de vous remercier du joli cadeau patriotique. Quoique n'étant pas grand **fumeur** je l'ai accueilli précieusement, j'étais d'autant

plus satisfait qu'il venait de ma petite patrie, que j'ai du quitter pour défendre la grande. Veuillez bien remercier chaleureusement pour moi, ces braves écoliers ; leur dire que l'adjudant Tual, est heureux de sa pipe de Pontivy, d'avoir fait son possible afin qu'ils puissent étudier paisiblement et avoir une paix durable.

Je renouvelle ma gratitude aux écoliers Pontivyens. Vive les écoliers pontivyens , Vive Pontivy, Vive la Bretagne, Vive la France !

Rennes le 12 juin 1915-

J'y suis encore à Rennes pour le moment, mais le 17 de ce mois, nous partons au camp de Coëtquidan, afin de terminer l'instruction de la classe 16.

Je m'ennuie pas souvent, que ce soit au front ou ailleurs ça revient au même. Sur le front je prenais plaisir quand je pouvais jouer de mauvais tours aux boches. Ici, avec la classe que nous instruisons on peut faire ce que l'on veut avec. C'est tout à fait de la bonne pâte que l'on travaille à volonté.

En marche, pour oublier les kilomètres je leur chante quelques chansons et il n'y a pas de trainards. Il faut dire aussi que nous n'avons pas fait encore de longues marches jusqu'à présent. Ma santé est excellente.

Au camp je serai dans notre département, mais pas assez rapproché pour venir vous serrer la main de près. Je regrette beaucoup, car au point de vue intérêt général breton j'aime beaucoup vous entendre. Espérons que j'aurai le plaisir de vous revoir en bonne santé dans votre cité Pontivyenne qui a bien mérité de la Patrie. En effet dans notre 41° seulement, je connais trois médaillés militaires de chez nous. Je ne me rappelle pas vous avoir dit dans une lettre une nouvelle poésie de mon poilu de Paris, intitulée : L'allemand a soif. Il a eu le cœur de célébrer l'acte de générosité et charitable d'un soldat breton et français à son ennemi. Cet ennemi blessé depuis plusieurs jours entre les deux lignes était délaissé et avait une soif terrible.

Aujourd'hui 12, est parti un détachement de renfort pour le 41° d'infanterie. Parmi les soldats de la classe 16, beaucoup ont demandé déjà à partir au feu. Nous en avons la dedans que l'on pourra conduire partout.

Adjudant Tual.

Coëtquidan , le 22 août 1915-

Je suis toujours au camp avec la classe 16, en attendant de partir avec eux. Je crois que ce sera sans tarder. Je ne sais pas si ça sent le départ, mais depuis quelque temps je suis beaucoup plus gai que d'ordinaire.

Cependant l'ordinaire chez moi est toujours d'être satisfait de mon sort. Je vois les journaux annonçant la retraite des russes ce n'est pas cela qui me fait voir les choses en noir.

Au contraire quand je vois que nous avons une tendance à fléchir, cela m'électrise, et me semble de plus en plus décidé à combattre l'ennemi commun.

Voici un an nous commençons la désolante retraite de Belgique jusqu'aux portes de Paris. Je suis et j'étais parti pour voir clair dans les affaires. J'entendais autour de moi bien souvent, nous sommes bel et bien trahis encore cette fois et cela sortait de bouches de gens qui n'étaient pas les premiers venus. Quant à moi, je ne disais mots la dessus car je n'étais pas dans un milieu à discuter ; je restais muet et confiant. Je me disais ceci : ça ne va pas durer, nous allons faire demi-tour et les boches vont prendre quelque chose.

En effet, nous avons un ordre du Général, le papa Joffre, qu'il fallait résister sur place, coûte que coûte plutôt que de reculer. C'est là que nous avons vu les soldats bretons et français après huit jours de marche sans discontinuer déclaré et résolu à marcher avec un mordant incomparable qui avait étonné le haut commandement.

Mon cher ami, vous qui ait le noyau du soutien moral à Pontivy...
Tual- adjudant